

R

étropectivement, 410 et 476 nous apparaissent comme les deux étapes d'un inéluctable effacement de l'Empire romain d'Occident. Et pourtant, en termes d'efficacité narrative, ce scénario déçoit. L'humiliation symbolique de Rome tombant entre les mains barbares en 410 serait mieux à sa place comme dernière image du film, celle sur laquelle viendrait en surimpression la formule consacrée « The End ». Au lieu de cela, la tragi-comédie de 476 nous laisse sur une fin aussi peu commerciale que possible : l'Empire n'y apparaît pas comme un chêne qu'on abat mais comme un poireau qu'on arrache. L'innocuité du dernier porteur de la dignité impériale, Romulus Augustule, est telle qu'Odoacre peut se permettre de lui accorder la vie sauve et de l'envoyer à la retraite en Italie même, tous frais payés. Décidément, l'événement est trop peu glorieux pour mettre le point final à la plus grande épopée de l'histoire. Si l'on ne prenait pas garde à ses conséquences, 476 se trouverait disqualifiée pour tourner la page du monde antique en Occident.

Voir ainsi les choses, c'est renoncer à l'avantage que nous donne le recul temporel pour nous aligner sur la perception que les contemporains ont eue de cette séquence finale. De fait, en raison de son aspect spectaculaire, 410 a suscité plus d'échos que 476. Encore faut-il voir que l'émotion soulevée par la prise de la ville ne tire pas son origine d'une vision historique globale mais d'une polémique entre chrétiens et païens, les premiers répondant à la responsabilité que les seconds attribuaient à la religion nouvelle : cette catastrophe aurait apporté la preuve de l'incapacité du Dieu sauveur à protéger la ville, ce qu'avaient par contre su faire, douze siècles durant, les divinités traditionnelles de Rome :

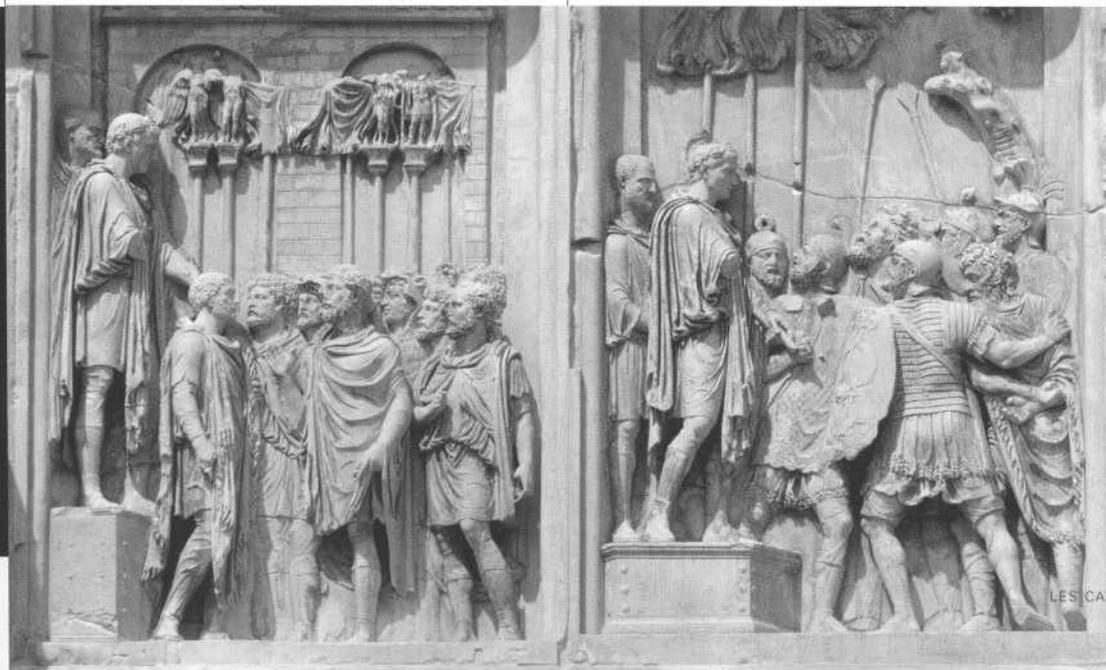
celles-ci s'étaient donc vengées de l'infidélité de leurs protégés et de l'interdiction scélérate dont les avaient frappées les empereurs chrétiens. Contre ces accusations, la réponse chorale des évêques, porte-parole de l'Église, reprit le thème biblique des épreuves infligées par Dieu à son peuple en châtement de ses fautes.

En même temps, ils minimisaient la gravité des maux endurés par la ville, parce que le courroux divin s'était accompagné de mansuétude. Selon Orose, « *c'est un événement tout récent, et cependant, pour qui observe la multitude du peuple romain [...], il paraîtrait qu'il n'est rien arrivé.* » Pour Augustin, « *Rome n'a point péri sans retour* ». Il dépend d'elle qu'elle ne périsse pas : si ses habitants cessent de blasphémer.

Du reste, en 410, il se trouvait dans Rome suffisamment de justes pour que Dieu ne lui fit pas subir le sort de Sodome, l'anéantissement. À

l'inverse, saint Jérôme semble le seul à dramatiser les effets de la prise de la ville, qu'il ne connaît que par ouï-dire, mais c'est pour mieux exprimer la dimension cosmique des fautes de l'humanité : « *L'univers s'écroule, et en nous les péchés ne s'écroulent pas.* » Extrémiste dans son tempérament comme dans sa rhétorique, le prêtre Salvien de Marseille, pour justifier dans une perspective providentialiste la conquête de l'Afrique parachevée en 439 et la violence des nouveaux maîtres, n'hésite pas à vanter la pureté des mœurs vandales que le Seigneur a intentionnellement proposée en leçon à la dépravation polymorphe des Africains subitement chargés de tous les lieux communs d'un racisme anti-carthaginois qu'on aurait cru suranné. Il semblerait même que la prise de Rome par Alaric ait fait par la suite l'objet d'une commémoration annuelle prenant la forme d'un appel à la repentance, à la conversion et

Une polémique oppose païens et chrétiens sur le sac de 410



◀ Le sénateur et auteur Rutilius Namatianus pousse l'orgueil jusqu'à s'écrier : « *Que les Gètes (Goths) courbent tremblants devant toi leur col perfide !* » (Prisonniers présentés à l'empereur ; scènes de l'arc de Constantin mais sculptées pour Marc Aurèle en 176.)